

John A. Macdonald, père de la Confédération canadienne

La locomotive ralentit et laisse échapper des volutes de fumée qui disparaissent vers les hautes cimes des Rocheuses. Le train, à présent, traverse lentement le col du Cheval-qui-Rue.

Sur la traverse avant, se tient, bien droit, un vieillard songeur. Son costume sombre contraste avec la blancheur de son haut col empesé et celle de ses cheveux. Le pli triste de ses lèvres et les rides de son visage sont témoins des soucis qui ont marqué sa vie politique et privée, mais ses yeux ont encore cet éclat vif de l'homme plein d'esprit et de charme qui, depuis 1867, conduit les destinées du Canada.

Nous sommes en 1886, Sir John A. Macdonald a 71 ans et il effectue son premier voyage dans l'Ouest. Parti d'Ottawa le 11 juillet à bord d'un train transcontinental du Canadien pacifique, le premier ministre du Canada a traversé l'Ontario, le Manitoba, les territoires qui deviendront plus tard la Saskatchewan et l'Alberta et il sera bientôt en Colombie-Britannique. Malgré les ans et la fatigue, Sir John se sent fier de ce grand pays dont il est l'un des principaux architectes et de cette ligne de chemin de fer construite en dépit de mille obstacles grâce à sa détermination et à sa vision d'un Canada s'étendant d'un océan à l'autre.

Tandis que le train poursuit sa course, assis dans le wagon près de Lady Macdonald, Sir John pense au chemin parcouru depuis que les représentants des provinces britanniques de l'Amérique du Nord se réunirent à Charlottetown (Île-du-Prince-Édouard), le 1^{er} septembre 1864, pour discuter des termes d'une union.

Macdonald pense aussi à sa première femme Isabella qu'il avait connue lors d'un séjour en Angleterre effectué après avoir gagné une somme d'argent importante au jeu, alors qu'il était encore un tout jeune avocat. Isabella était morte depuis longtemps, emportée par la tuberculose. Son fils John aussi était mort. L'autre, Hugh, vivait au Manitoba. (Il deviendra premier ministre du Manitoba en 1900). De sa seconde femme Agnes il eut une petite fille, née retardée, qui mourut encore enfant et Macdonald se souvient des longues heures passées à la bercer doucement.

Mais cet homme-là, ce père affectueux, seuls quelques amis intimes le connaissaient. Pour ses contemporains et ses collègues politiques, il était surtout l'homme habile et rusé, ayant un sens

inné pour la politique. Élégant, charmeur, plein d'esprit et bon vivant, il savait s'attirer de nombreux amis.

Excellent orateur, il ne faisait pas, comme c'était l'usage, de longs discours fleuris, mais il aimait, par contre, remplir ses discours d'histoires drôles et de traits d'esprit.

Macdonald fut le premier à lancer la mode des pique-niques électoraux. On raconte qu'un de ces pique-niques attira près de 1 500 personnes venues de milles à la ronde pour l'écouter. Après un bon repas copieux comprenant, entre autres, du poulet froid, du gâteau et de la limonade, Macdonald monta sur une estrade et prononça le discours attendu devant un auditoire attentif.

Les premières années

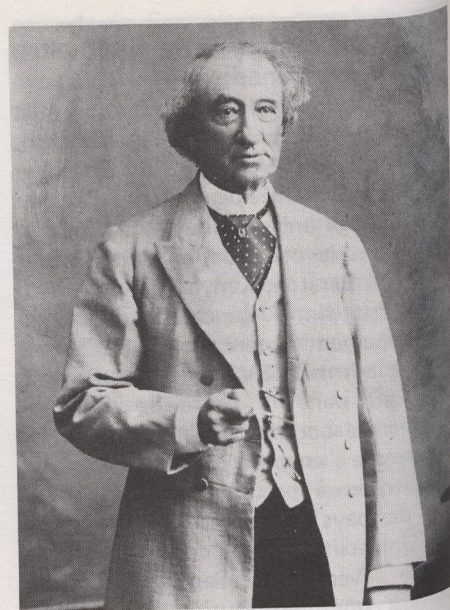
Né le 11 janvier 1815 à Glasgow (Écosse), John A. Macdonald avait cinq ans quand ses parents décidèrent d'émigrer au Canada pour fuir la dépression dont souffrait l'Angleterre. Ils décidèrent de s'installer à Kingston, dans le Haut-Canada (Ontario). Le père de John, Hugh Macdonald, était un homme agréable et charmant qui n'avait malheureusement pas le sens des affaires et dont les entreprises successives furent une suite d'échecs.

John était le deuxième de trois enfants et le seul garçon. Très tôt, il montra un intérêt certain pour l'étude. A 15 ans, son cours terminé, il devint clerc chez un avocat de Kingston d'origine écossaise, George Mackenzie. Quelques années plus tard, en 1834, il ouvrit sa propre étude dans cette même ville et épousa sa cousine Isabella. Il fut admis au barreau l'année suivante.

Macdonald devint rapidement l'une des personnalités respectées de Kingston. Il entra au Conseil municipal en 1843 et, l'année suivante, il devint député conservateur de Kingston à l'Assemblée législative de la province du Canada. Il occupera plusieurs postes dans le cabinet et deviendra premier ministre associé.

Organisation politique du Canada

A cette époque, les provinces britanniques de l'Amérique du Nord comprenaient quatre provinces bordant l'Atlantique (Terre-Neuve, l'Île-du-Prince-Édouard, la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick) et la province du Canada formée de l'union, en 1841, du Haut-Canada (l'Ontario) et du Bas-Canada (le



Sir John A. Macdonald

Québec). À l'ouest, s'étendaient de vastes territoires à peine peuplés appartenant à la Compagnie de la baie d'Hudson.

Au contraire du régime précédent, le Canada-Uni ne comprenait qu'une seule assemblée législative. Les deux anciennes provinces du Bas- et du Haut-Canada y avaient un nombre égal de représentants en dépit de l'écart de leur population. Établi à Kingston de 1841 à 1844, le siège de l'Assemblée fut incertain jusqu'au choix d'Ottawa par la reine Victoria en 1858.

Vers la Confédération

L'idée d'une fédération des provinces britanniques prit naissance dès la fin de la Révolution américaine. On y voyait une façon de résister à une expansion possible des États-Unis et de conserver l'allégeance à la Couronne britannique, à laquelle on tenait beaucoup.

Cette idée prit de la force dans les années prospères de 1850 et, résumant la pensée de nombreux Canadiens, John A. Macdonald déclara en 1860 que le Canada était trop grand pour rester une colonie. D'autres hommes politiques, tels que William Macdougall et George Brown, avaient aussi la vision d'une expansion vers l'Ouest qui ferait des colonies britanniques de l'Amérique du Nord un pays plus grand et plus fort.

Un autre facteur en faveur de la Confédération fut l'expansion des moyens de communication: établissement du télégraphe électrique dans toutes les provinces, utilisation du bateau à vapeur et le service direct de chemin de fer entre la région du Saint-Laurent et les Maritimes.